Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 22 (1919-1920)

Artikel: Quelques livres
Autor: Elder, Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750135

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUELQUES LIVRES

Je viens de lire, dans les journaux, une information pleine d'enseignement. Le président du Guatémala, frappé de folie, a fait bombarder sa capitale — 10 avril 1920 —. Jusqu'ici rien de particulier. C'est une pauvre tête de plus qui est troublée par le canon et la gloire militaire. Mais où l'histoire devient exemplaire, c'est lorsqu'on nous apprend que deux partis se sont immédiatement formés et en sont venus aux mains. Les uns tenaient pour le fou, les autres pour le gouvernement établi. Soixante heures durant, des combats extrêmement sanglants couchèrent côte à côte les frères ennemis. Sans doute, de chaque côté de la tranchée, les partisans luttaient pour la justice, la liberté. Ils ne la concevaient pas de la même manière, voilà tout. A coup sûr, de part et d'autre on déploya de l'héroïsme, on mourut bien, sans trop savoir pourquoi. J'imagine que les fous représentaient les mécontents et le désir d'un avenir meilleur; les sages les satisfaits et le maintien de l'ordre. Des poètes ne manqueront point pour chanter les hauts faits des deux partis. Il y aura la geste des révoltés, la glorification des morts utiles; le poème des défenseurs de la tradition. Le fou pourra devenir un héros et les sages en seront d'autres. Il y aura aussi l'exaltation de la guerre par les hommes qui aiment les coups et croient à leur vertu.

Ainsi en est-il pour le drame dont nous sortons à peine, meurtris, malades et pour longtemps débilités. Les écrivains ont pris la plume avec foi. Ceux-ci pour acclamer la défense nationale, opposer les races, brandir la haine; ceux-là pour condamner le fléau sanglant et appeler les paix éternelles; d'autres pour chanter le sport parfait qui affronte les mâles et retrempe, jugent-ils, les peuples défaillants.

Tous eurent un but en écrivant, servirent un dieu: le pays, l'humanité, la force. Nous avons vécu des temps trop ardents pour ne point bannir le désintéressement de l'art pour l'art. Et pourtant il y a gros à parier que seuls resteront les livres qui renferment de la beauté. C'est le talent qui fera le tri, sans souci des opinions. Tel qui aura mis sa voix hésitante au service d'un patriotisme traditionnel disparaîtra devant un contempteur des armes. Il n'y a qu'une façon de servir sa patrie, pour un artiste, c'est de créer du beau. Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, même renégat, il aura

bien mérité de ses frères, s'il a manié noblement l'outil que les ancêtres lui ont légué.

Jusqu'à présent le meilleur livre de guerre est encore *Le Feu* d'Henri Barbusse. — Flammarion édit. — Je dis le meilleur pour la qualité littéraire, la puissance d'évocation, l'ampleur du pathétique. Le livre s'ouvre par une sorte de vision nébuleuse et se termine par un arrière-train philosophico-humanitaire qui sont des alourdissements inutiles. Tout au cours de l'ouvrage encore, est distribué un prêchi-prêcha quarante-huitard qui n'a pas peu contribué à son succès. Car, dès la dixième édition, le livre a été porté par la politique. Récit de parti-pris exaltant la misère des humbles et leur effort à l'exclusion de toute autre classe sociale, il devenait naturellement l'évangile des prolétaires. On a fait à M. Barbusse une gloire de ses sentiments et de ses idées. A la vérité ils se bornent à fort peu de chose: l'horreur de la guerre et le souhait de la voir disparaître dans l'alliance des peuples. Là-dessus nous sommes tous d'accord: la guerre est infâme et il faut tâcher de l'étrangler. Mais, quant aux moyens d'y parvenir, se contenter de prières d'amour, d'embrassades, de ligues fraternelles et de toute la sonnaille des grands mots chers aux rêveurs du dix-neuvième siècle, c'est se payer de vent. M. Barbusse a bon cœur, c'est entendu. Mais ce n'est point là un apanage singulier. Il n'a ni idée, ni système. Les réalités nous pressent: c'est dans un nouveau statut économique, scientifiquement fondé, qu'il faut chercher la paix durable et non dans les pathos fraternisants. Voulez-vous travailler à l'avenir? Lisez Jouhaux. Cherchez-vous des émotions? Lisez Barbusse.

Le Feu est l'œuvre solide d'un écrivain mûr, en pleine possession de son talent et de sa forme. Il relève sans doute un peu trop de la littérature naturaliste, non par ses peintures crues, ses dialogues sans fard qui sont ce qu'ils doivent être, mais parce qu'il ne nous fait grâce d'aucun détail. Déjà, dans *l'Enfer* — Albin Michel édit. — M. Barbusse nous avait habitués aux descriptions compactes, aux développements copieux, travaillés d'une main appliquée, gorgés d'observations et fortement maçonnés. Les mêmes procédés reviennent dans *Le Feu*. Il faut dire tout à propos de tout, faire l'histoire entière de l'armée, de la guerre à propos d'une escouade, mettre sur le dos de cette poignée d'hommes toute la

misère des champs de bataille, des cantonnements, des marches et généralement toutes les aventures de tous les soldats.

Il n'en reste pas moins la plus grande et la plus douloureuse fresque de la guerre, tracée dans une langue ferme, variée, colorée de belles images et animée de types bien en relief. C'est l'artiste qu'il faut louer en M. Barbusse et non le penseur ou le prophète des temps futurs qu'on a voulu en faire. Je ne sais si son attitude est utile; mais je sais que son livre est un maillon de plus dans la chaîne des bons ouvrages de langue française. Et c'est de quoi nous devons lui savoir gré.

Georges Duhamel, héritier de Rimbaud, poète vers-libriste, s'est révélé dans la guerre un conteur sensible et fort. Médecin, il a vu surtout la souffrance physique et la grandeur morale. Son livre — *La vie des martyrs* — Mercure de France, édit. — est proprement la litanie des oblations. Il se présente sous forme de nouvelles arrangées avec un art qui sait le prix des concessions. M. Duhamel ramasse son sujet, le compose et concentre habilement l'effet sur le mot, l'instant, la pensée pathétiques. Jamais il ne s'évade de la réalité humaine, palpitante. Ses méditations mêmes, graves et d'une philosophie résignée, gardent toujours le son du cœur. C'est le livre d'un homme d'abord. J'entends par là que le côté littéraire de l'œuvre est moins sensible que dans *Le Feu*. La simplicité dépouillée des récits contribue à la grandeur dans la vérité et l'écriture, parfaite dans son rythme, le choix des mots, ajoutent un grand charme à l'ouvrage.

Dans *Les hommes de bonne volonté* — Calmann-Lévy édit. — madame Clemenceau-Jacquemaire a repris le sujet de l'hôpital et de la souffrance humaine. Son livre rend un peu le même son que celui de M. Duhamel. On y sent la même pitié, la même admiration pour les humbles héroïsmes sans attitudes. Mais, venus après *La vie des Martyrs*, ces *Hommes de bonne volonté* font un peu figure de doublures. Sans doute madame Clemenceau-Jacquemaire nous donne un récit plus direct, sans transposition littéraire, des impressions plus fraîches, sans interprétation artistique. Mais cela même accuse la différence entre son livre et celui de M. Duhamel. Celui-ci a fait œuvre d'art; celle-là transcrit un carnet de notes.

La guerre, au reste, a suscité et suscite encore des milliers de vocations et la source des souvenirs de combattants n'est point

tarie! Peu de révélation dans tout ce fatras, ce qui est normal, car nous venons de traverser des temps d'usure et non de fécondation comme le croient les amateurs d'absurde. Pourtant je dois rappeler ici un livre déjà lointain, *Ma Pièce* de Paul Lintier, — Plon-Nourrit édit. — tué à vingt-trois ans, sur le front de Lorraine.

Paul Lintier était parti avec sa jeunesse, c'est-à-dire avec un patriotisme fervent, combattif. Un grand souffle échauffe son livre où circule une sève généreuse, offerte. A coup sûr écrivain, il maniait une langue drue, nerveuse, pleine de raccourcis, de traits mordus. Mais là n'est pas, pour moi, son plus grand mérite. Il y a d'autres garçons qui vous troussent vertement une page. Où je vois vraiment l'artiste, c'est dans la composition. Or, Paul Lintier — et je crois bien qu'il est le seul — s'est efforcé de bâtir son œuvre avec équilibre, l'étageant progressivement jusqu'au dénouement. Les livres de guerre se composent en général d'une brochette de nouvelles qui s'enchaînent tant bien que mal au hasard des faits. *Ma pièce,* sans perdre l'accent du document, est construit comme un roman. L'histoire en gagne incontestablement une grande force et une grande beauté.

Roland Dorgelès, avec plus de liberté, moins de rigueur traditionnelle, a mis aussi du soin à composer son livre *Les croix de bois* — Albin Michel édit. — On a fait grand bruit autour de cet ouvrage, qui a reçu le prix de *La Vie Heureuse.* En vérité, après *Le Feu,* il n'apporte rien de nouveau sur la guerre de tranchée, mais il en donne une vue plus large, plus conforme à la réalité et, pour tout dire en un mot, moins sectaire. S'il est vrai qu'à la guerre ce sont toujours les mêmes qui se font tuer, il est certain que ceux-ci n'appartiennent pas toujours forcément, exclusivement, aux gens du commun. L'embusquage est humain. La facilité qu'avaient certains milieux de le pratiquer seule l'a rendu plus odieux en en faisant d'apparence le privilège d'une classe. Mais ici et là des hommes ont noblement supporté la contrainte de la guerre et ont su mourir.

M. Dorgelès a un grand accent de vérité, une façon directe de traduire ses impressions sans interposer ce travail qui ajoute l'art à la saveur. Il joue surtout de ses dons de sentir et d'observer, instinctivement, et en laissant couler son inspiration. Il a le sens dramatique et use naturellement des correspondances à effet. Son

livre sent la jeunesse. Il en a la fraîcheur, la fougue, le rire. Toutefois, malgré ses qualités de premier ordre, je ne puis m'empêcher de le trouver faible d'écriture, de vocabulaire. C'est une œuvre de caractère dans la glaise de l'ébauche.

Tout autre est *Le cabaret* d'Alexandre Arnoux — Fayard édit. — Dès les premières pages on touche l'écrivain maître de sa langue et qui possède un large clavier. Il sait peindre en mots colorés, justes, évocateurs, aussi bien les paysages vieillots et recueillis que les tumultes des batailles. Il sait animer ses personnages, les silhouetter d'un trait, les grandir par la parole. Car la qualité maîtresse de M. Arnoux est la verve, qualité qu'il révélait autrefois merveilleusement dans l'histoire d'un pauvre comédien, *Didier Flaboche.* Verve saine, joyeuse, profonde et toujours nouvelle, corsée d'argot, d'esprit, de fantaisie. Verve ironique, mais d'une ironie pleine de pensée, de sagesse.

Et c'est par là que le livre de M. Arnoux se distingue des autres livres de guerre et, par certains côtés, les domine. Tous ceux que j'ai cités jusqu'ici n'ont montré que de bons observateurs de la guerre écœurés, larmoyants, révoltés. Je n'excepte point de ce groupe *La vallée de la lune* de Henry-Jacques — Fasquelle édit. — récemment paru et qui, en dépit d'une affabulation à première vue originale, retombe tout de suite à la paraphrase des massacres infâmes et vains. L'auteur imagine qu'un habitant de la lune, en exploration terrestre, s'est abattu entre les lignes dans le no man's land désolé. Stupeur du sélène d'abord, puis découvertes successives des us et coutumes terriens qu'il interprète à sa façon. Enfin, ayant dépouillé un mort pour se vêtir, il se joint aux soldats français et nous raconte, dans ses notes, la guerre de tranchée pitoyable, horrible, abêtissante. Rien de saillant dans le récit qui est d'un courageux condamné à la lutte. Rien non plus dans la forme, à vrai dire nette, claire, mais sans coloration, sans caractère, sans verdeur.

C'est pourquoi la manière dont M. Arnoux plane au-dessus des événements, dans *Le Cabaret,* me paraît d'autant plus rare. Quand je dis „plane", je n'entends point qu'il philosophe dans les nuages à propos du conflit ou dévide de haut le fil des lieux communs! J'entends qu'il présente les faits d'une certaine façon objective, détachée, les oppose naturellement ou découvre des

relations imprévues de cause à effet. Une des belles nouvelles de son livre s'intitule *Les Communiqués*. Un joyeux pochard regagne son poste en ligne, s'égare dans les boyaux, débouche la nuit entre les deux fronts. Là, inquiet, fatigué, il cherche des allumettes pour éclairer sa route et finit par en enflammer une. Aussitôt les fronts s'embrasent: fusées, canons, mitrailleuses, etc. ... Le bonhomme culbute dans un trou d'obus, se dégrise, rentre au petit jour. Quarante-huit heures plus tard les communiqués français et allemands annonçaient la dispersion de fortes attaques, dans la même nuit, sur ce point.

Ainsi résumée, sèchement, cette histoire n'est que comique et tient de la boutade. M. Arnoux en fait une grande chose, moins par l'arrangement que par l'esprit avec lequel il conte. Son livre est intelligent, pas seulement artiste. Il a des héros divers, pourvus d'une psychologie bien à eux et qui nous changent du troupeau des pauvres êtres recrus, qu'on voit, à l'accoutumée, meubler les fresques belliqueuses.

Un dernier livre auquel il faut faire une place à part: *La Sainte Face* par Elie Faure — Crès édit. —.

M. Elie Faure était connu surtout comme écrivain d'art quand il publia ses impressions de guerre. De fortes études sur Vélasquez, Carrière, Cézanne et son *Histoire de l'art* — Floury édit. — encore inachevée, lui avaient acquis un bon renom de spécialiste. Imagination vive, sensibilité au cran d'arrêt, intelligence avide de synthèse et d'ordre rythmique vrai ou faux, sève abondante, bouillonnante, amour, haine, effusion, passion d'un moment ou d'une vie, nous retrouvons dans *La Sainte Face* les caractéristiques des ouvrages précédents de M. Elie Faure.

A proprement parler *La Sainte Face* est un essai où tout vient en ligne ce que suggère la guerre à l'auteur quand il la fait ou médite sur elle. Le centre du livre se compose d'un long plaidoyer en faveur du Midi opposé au Nord. Et nous remontons dans l'histoire! Gobineau est passé au crible! Dans le Nord M. Faure ne voit que rêveurs, poursuiveurs de nuées, artistes; dans le Sud de la France, c'est-à-dire au-dessous de la Loire, il reconnaît philosophes, psychologues, savants, constructeurs. La théorie vaut ce que vaut l'homme qui l'exploite, quelque fugaces et arbitraires que soient les preuves. Or M. Faure met au service de ses idées une

bonne culture générale et une fougue entraînante, un verbe dru, imagé, qui amuse, entraîne et vous pousse jusqu'à reddition.

Plus loin le courage, la bonté, le pacifisme, l'esprit guerrier sont analysés, dévissés, fouillés avec une ardeur chirurgicale, un désir haletant de vérité. Plus loin la peur, l'appétit de massacre, la patrie... Sentiments, idéologies, sensations, tout est visité, démeublé. C'est un livre franc, un livre dur. Pas d'illusions pour endormir encore une humanité hachée. Pas de rêves, pas de mensonges envers soi-même, de lâchetés envers les autres.

M. Elie Faure envisage la guerre comme un sport où l'homme peut seulement tenter l'épreuve de sa force morale. Il y a le danger, l'imprévu, la mort. Autant de chocs, autant de révélations. Les cotes d'énergie s'inscrivent au jour le jour. Et il y a l'assaut, la ruée, la victoire, c'est-à-dire la joie humaine de triompher, de dominer, d'avoir étendu son être plus loin, plus haut, par dessus l'adversaire!

Le but de la guerre, le résultat précis de la dernière? Nul n'en sait rien quoiqu'on en écrive sans relâche. Si, simplement cela: maintenir en soi l'énergie indispensable à vivre sa partie dans le drame universel. Etre fort, se tremper dans le creuset pour se défendre. Tout le reste, formes inconnues d'un monde insaisissable qui roule l'humanité dans ses orbes.

En gros et à fleur de pages, voilà ce que vous trouverez dans *La Sainte Face*. En outre, des visions de bataille, des bombardements, des croupissements rendus par l'accumulation des faits, des vocables, des épithètes, des images. M. Faure ne dépouille pas, ne simplifie pas. Il cherche l'effet, rencontre le grandiose par une prose abondante, tendue, volcanique. Chaque chapitre semble pour lui un tout et définitif. Il l'élève avec feu sur une idée qui sera peut-être en contradiction avec celle du chapitre suivant. N'importe! C'est l'émotion, l'ardeur du moment qui compte. Il y va largement, fortement, sans reculer même devant un verbalisme romantique.

Tel qu'il est, son livre est à coup sûr le moins plaisant mais celui qui fait le mieux penser. Les autres ont assemblé des contes attristés ou vengeurs. Il nous a montré un homme en proie à la guerre, un homme qui réfléchit, qui joue à réfléchir au-dessus de l'enlizement.

BOULOGNE SUR SEINE MARC ELDER

□□□